

PREMIÈRE PARTIE

FORCE

L'adolescent Lenz découvre la cruauté

1

Le père l'attrapa et le conduisit jusqu'à la chambre d'une domestique, la plus jeune et la plus jolie de la maison.

— Maintenant tu vas la faire, ici, devant moi.

La petite bonne était effrayée, évidemment, mais ce qui était curieux, c'était qu'elle était effrayée par lui, et non par le père : ce qui effrayait la petite bonne, c'était que Lenz soit un adolescent et non la violence avec laquelle le père la livrait à son fils, sans la moindre pudeur, sans même se donner la peine de sortir. Le père voulait voir.

— Tu vas la faire devant moi, répétait-il.

Lenz resta durablement marqué par ces mots. Tu vas la faire.

L'acte de fornication avec la petite bonne était réduit à sa plus simple expression : à un faire. Tu vas la faire, c'est la tournure qu'avait employée son père, comme si la petite bonne n'était pas encore faite, comme si elle était encore une matière informe, nécessitant l'intervention de Lenz pour être achevée. Cette femme ne sera pas terminée avant que tu ne l'aies toi-même façonnée, pensa clairement l'adolescent Lenz, et les gestes qu'il accomplit ensuite furent ceux d'un travailleur obéissant aux indications d'un contremaître plus expérimenté, en l'occurrence son père : tu vas la faire.

— Baisse ton pantalon – ce fut la seconde phrase du père. Baisse ton pantalon.

L'adolescent Lenz baissa son pantalon. Et tous les ordres qui suivirent ne s'adressèrent qu'à lui ; autrement dit : le père n'adressa pas un mot à la petite bonne – elle savait ce qu'il fallait faire et fit ce qu'elle avait à faire, machine forcée d'obéir. Contrairement à l'adolescent Lenz qui, malgré tout, aurait pu dire à son père : je ne veux pas.

— Baisse ton pantalon, ordonna le père.

Puis Lenz fut conduit, quasiment poussé, par son père jusqu'à la petite bonne, qui était couchée et attendait.

— Avance, dit le père, avec rudesse.

Et l'adolescent Lenz, déterminé, s'avança vers la petite bonne.

Lenz enfilaient ses bottes et se préparait à partir à la chasse. D'abord le rituel de domination sur les petits objets inertes : les bottes, l'arme, le lourd gilet.

Ces mouvements étaient ceux qui contribuaient le mieux à former l'être humain. Et quel bon tireur il était.

Les éléments agiles de la nature, quant à eux, revendiquaient un droit à la désobéissance qui était intolérable. Lenz allait chasser en raison d'une certaine décision politique. Un lapin était un adversaire minuscule, mais qui l'obligeait à adopter une position sur la terre, sur le théâtre des opérations. Un opposant dérisoire – un lapin – contraignait Lenz à une mise en tension de ses muscles, à une activation de sa sagacité : l'habileté au tir ou la capacité mécanique de l'arme ne suffisaient pas ; il fallait également une attention intellectuelle, une attention de l'intelligence ; seules les choses immobiles dispensaient Lenz de cette attention.

Entre lui, Lenz, et le gibier encore vivant, avait lieu une négociation préalable : il se refusait à tuer le moindre animal au cours des premières minutes. Il tenait d'abord à se familiariser avec l'espace qu'il envahissait, à lui témoigner son respect. Il n'était pas ici chez lui.

Ces vingt minutes pendant lesquelles il ne tirait pas, c'était comme s'essuyer les pieds sur le paillason avant d'entrer chez un inconnu. L'inconnu existait dans la forêt et, en l'absence de porte d'entrée et de paillason, Lenz parcourait, vingt minutes durant, les chemins que la nature, avec sa stupidité bien à elle, avait spontanément ménagés pour laisser passer les hommes.

Il existait dans la forêt une loi différente. Dans la forêt, la morale était indélicate, grossière ; pénétrer dans la forêt, c'était comme pénétrer dans la chambre de la petite bonne, lorsqu'il était adolescent ; dans cette chambre tout au fond, aux odeurs si différentes de celles qui régnaient dans la maison principale, la maison de ses parents. Dans la chambre de la petite bonne, faire preuve de délicatesse eût signifié faire preuve de faiblesse et c'eût été une erreur tellement absurde que même la petite bonne eût protesté devant tout geste affectueux de la part du fils du patron.

Dans la forêt, la vertu n'avait pas été ensevelie sous la moisissure ; une autre puissance était suspendue au-dessus de lui tandis qu'il cheminait entre les arbres robustes, mais retors, qui cachaient des centaines d'existences animales ; des existences qui étaient, au bout du compte, des *pièces de gibier* – résumé extraordinairement synthétique de ce qu'étaient aussi les relations humaines.

Lenz ne se faisait pas d'illusions : s'il ne s'engageait pas dans les rues de la ville avec la même prudence, prêt à tirer avec son arme, c'était uniquement parce que, dans cet autre espace, quelque chose inhibait encore la haine : l'intérêt économique réciproque.

La situation d'équilibre apparent entre les habitants d'un même immeuble était comparable à celle d'un colosse à l'instant où, privé de tout appui, il s'apprête à poser le pied dans un marécage. La phrase *je vous en prie, après vous* que prononce un client dans un café à l'intention d'un autre client arrivé en même temps que lui, à qui il signifie par là qu'il accepte d'être servi après lui, est une phrase de combattant, d'authentique combattant. Toutes les phrases aimables peuvent être considérées, sous un

autre angle, comme des phrases d'attaque. En s'effaçant de la sorte, l'homme n'accepte pas de passer en second : en réalité, il entame sa reconnaissance du terrain afin de pouvoir contrôler visuellement celui qui, pour quelques instants, croit occuper la première place. L'avantage d'avoir quelqu'un devant toi, avait dit une fois le père de Lenz, c'est qu'il te tourne le dos. Ce qui importe, ce n'est pas l'endroit où tu te trouves, mais ton champ de vision et ta position relative.

Cependant, Lenz avait très tôt compris qu'il fallait un support, quelque chose contre quoi le corps puisse s'adosser sans crainte d'être trahi, un mur ne risquant pas de s'écrouler. La famille serait ce mur, contre quoi il pourrait appuyer sa nuque (car même celui qui entreprend vaillamment de mener l'assaut à une nuque, et il convient de ne jamais oublier cette fragilité).

Lenz arma le fusil, appliqua l'acier de la crosse contre sa poitrine – qui battait fort – et en pensant à la petite bonne qui, plus de dix ans auparavant, sous les encouragements de son père, s'était soumise à lui pour la première fois, Lenz visa et fit feu.

Il entendit ensuite un glapissement – dans un autre contexte il aurait juré avoir entendu crisser des roues de voiture – qui, après une seconde de stupéfaction inexplicable, se mit à courir dans sa direction. Bientôt, on ne put que remarquer le sang dans cette partie de la forêt et pourtant Lenz ne parvint pas à attraper l'animal.

Il avait réussi à blesser l'ennemi, mais pas à l'abattre. Il ne pourrait pas encore le manger.